

**PSYCOMECHANIQUE  
DE LA PHRASE A SUBORDINATION**

**Galina KOSTIOUCHKINA**

*Université linguistique d'Irkoutsk*

**RESUME :** Dans la systématique de la langue on est en présence d'un certain isomorphisme des niveaux linguistiques différents. Le mot et la phrase possèdent le même mécanisme d'incidence, qui admet la corrélation entre le support (l'objet du discours, ce qui doit être expliqué, déterminé) et l'apport, accomplissant ce devoir d'explication. Au niveau de la phrase à subordination le mécanisme d'incidence peut être pareil à celui du mot (pour les subordonnées substantives, adjectives, adverbiales de temps, de lieu, de manière) et aussi à celui de la phrase (pour les subordonnées à caractère 'cause-conséquence').

**MOTS-CLES :** Incidence Phrase à subordination Espace Temps Iso-morphisme

Les recherches dans la linguistique contemporaine concernant surtout différents côtés du plan de contenu des unités linguistiques (sémantique, pragmatique, cognitif) déterminent l'intérêt des linguistes avant tout du point de vue de fonctionnement de la langue. Dans la dichotomie saussurienne **LANGUE/PAROLE**, il faut y ajouter aussi le **LANGUAGE**, les recherches parallèles touchant plus ou moins ces trois côtés.

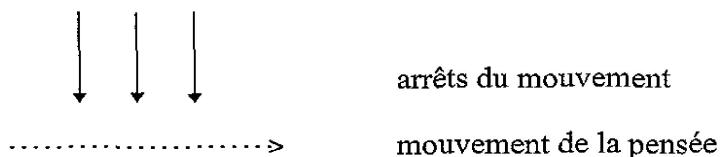
L'approche dynamique proprement linguistique, appliquée à la langue, à la parole et au langage, est développée par plusieurs courants linguistiques, y compris fonctionnel et psychomécanique.

L'objet principal de ces courants est la langue comme un système vivant fonctionnel. L'attention des savants est dirigée vers les conditions et la réalisation de différentes unités linguistiques au procès de leur actualisation.

Si l'on compare les deux courants, les recherches du premier (fonctionnel) touchent principalement le moment de la parole dans le fonctionnement, ou dans la langue actualisée. Le deuxième (psychomécanique) touche le moment préverbal, celui de la langue proprement dite, au procès de son actualisation, en élaborant sa propre méthode d'analyse, appelée l'analyse vectorielle (Guillaume, 1971-1996), qui donne de fructueux résultats dans l'enseignement de la grammaire.

La notion du vecteur correspond à la direction du mouvement de la pensée dans la conscience linguistique du sujet parlant lors de la formation d'une unité linguistique (mot, syntagme, phrase) sur l'espace du temps opératif, qui est le temps dépensé pour la création d'une unité linguistique (chez G. Guillaume, du mot): .

La méthode vectorielle est appliquée surtout dans l'étude des parties du discours, de l'article, du verbe, y compris toutes ses catégories grammaticales (temps, aspect, mode, personne), et moins dans l'étude de la syntaxe. Les arrêts du mouvements de la pensée correspondent aux effets de sens d'une unité linguistique, ce qui peut être montré par les lignes verticales:



**Fig.1**

Il est bien important de noter que tous les effets de sens sont potentiellement donnés dans la langue. En ce sens la répartition en significations (fonctions) primaires et secondaires, comme l'on fait dans la linguistique fonctionnelle, n'est pas valable.

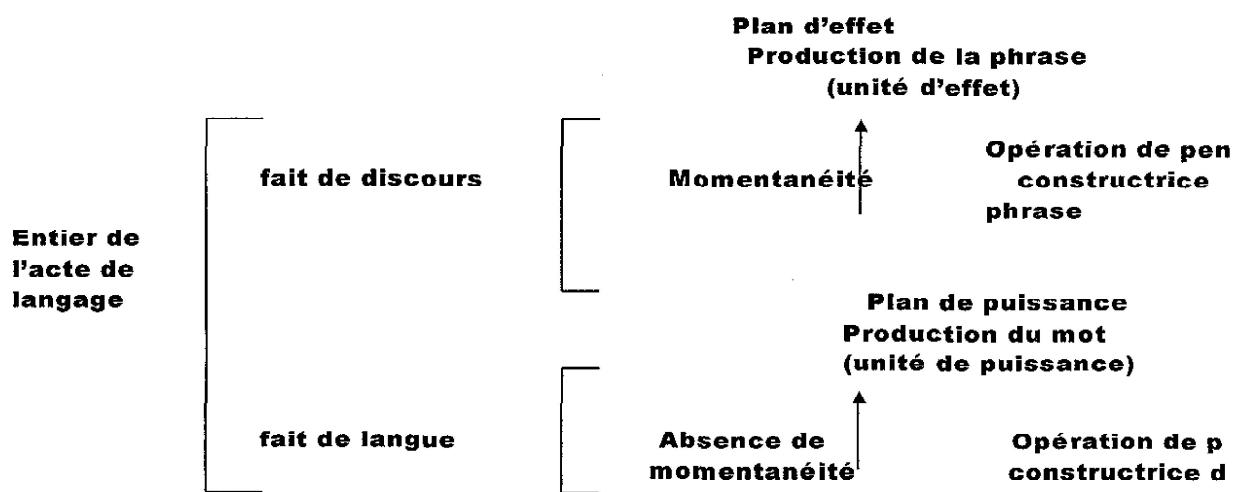
La réalisation d'une signification déterminée au niveau de la parole, dans le texte est liée toujours au mécanisme universel de l'**opération d'incidence**, qui l'on comprend comme la corrélation de deux constantes: l'**apport** de signification (ce que l'on dit de l'objet du discours) et son **support** (l'objet du discours lui-même). Ainsi, il y a un élément qui sert de support à ce qui sera apporté. L'élément appelé 'support' présente ce qui doit être expliqué, déterminé, assigné; l'élément appelé 'apport' accomplit ce devoir d'explication.

En envisageant un vocable comme sémantème, Guillaume fait différence d'un **apport** de signification, qui est l'idée générale que le vocable exprime, et d'un **support**, qui est le champs d'extension que le discours lui destine (Guillaume, 1996).

La théorie d'incidence c'est une des plus grandes découvertes de Gustave Guillaume. Son importance en linguistique est à apprécier encore. A présent il devient de plus en plus évident que la théorie de G. Guillaume a devancé son temps. Ses travaux sur l'article (Guillaume, 1919) et le verbe (Guillaume, 1929) écrits dans le premier tiers du siècle sont jusqu'à maintenant une issue inépuisable des idées pour toute une pléiade de linguistes.

L'incidence s'effectue dans la langue et dans la parole. Le langage intéresse les 4 composantes essentielles de l'homme: les domaines physique, organique, moral, spirituel. La langue vit dans chaque homme à l'état d'aptitude, qu'il s'en serve ou qu'il ne s'en serve point. Cette vie-là appartient dans la pensée à un plan profond - le plan de puissance. Sur ce plan dans le moment du besoin nous trouvons, prêts à servir, les moyens dont nous faisons usage pour nous exprimer. Ces moyens sont les unités de puissance du langage, dont la collection constitue la langue. Dans une langue évoluée comme le français, l'unité de puissance est, d'après Guillaume, le mot, et l'unité d'effet la phrase. En vue de constituer la phrase on s'adresse aux mots.

Les plans de puissance et d'effet du langage tiennent à l'opposition fondamentale du permanent et du momentané, laquelle est un visage second de l'opposition plus générale de l'Universel et du Singulier. Voilà le schéma de l'acte de langage de Guillaume (1987, p.6):



Les opérations mentales qui se passent à l'intérieur de ces deux plans (plan d'effet - celui de parole et plan de puissance - celui de langue) et entre eux sont cachées de l'observateur. L'une des erreurs a été de ne pas faire clairement le départ entre les opérations de pensée s'achevant sur le plan de puissance par la construction d'une unité de puissance - un mot - et les opérations de pensée, plus aisément saisissables, s'achevant, plus tard et momentanément, sur le plan de l'effet par la construction d'une phrase. Les conditions de construction et de limitation font partie de la langue, c'est-à-dire, elles appartiennent aux opérations de pensée pré-déterminées en permanence sur le plan de puissance, ce qui constitue le niveau profond du langage.

**Au niveau du mot** l'incidence se réalise lors de la formation d'une partie du discours. Il s'agit des parties du discours prédictives selon Guillaume (substantif, adjetif, verbe et adverbe). Si la corrélation de l'apport de signification et du support se fait dans les limites d'un mot, de son signifié, l'incidence est dite **interne**. Une telle incidence est propre au substantif et à ses équivalents fonctionnels (infinitif, subordonnées substantives). Si la corrélation de l'apport avec le support se fait hors d'un mot, d'autres parties du discours se forment. Cette incidence s'appelle **externe**. Elle est externe de premier degré pour l'adjectif et le verbe, de deuxième degré - pour l'adverbe, parce que celui-ci trouve son support indirectement à tra-

vers le verbe (*Il chante bien*) ou de l'adjectif (*Un livre très intéressant*) dans un élément substantivisé dans la phrase.

Ainsi, le substantif est différent de toutes les parties du discours, il est distingué des autres par ce que sa sémantique comprend la notion de l'objet du discours (support), nommé par G.Guillaume comme la personne logique objective. Cette caractéristique de substantif lui donne un statut particulier dans le système des parties du discours. Dans plusieurs théories grammaticales le substantif se trouve au centre du système comme le mot autonome, indépendant des autres parties du discours par sa nature sémantique. Autrement dit, d'après R.Valin (1981), l'incidence interne du substantif est immanente à la notion qui constitue le contenu lexical propre d'un substantif. Au contraire, l'incidence externe des autres parties du discours prédictives (adjectif, verbe, adverbe) est pour autant transcendante à la notion où la possibilité est prévue d'une immanence de transcendance (incidence externe de premier degré) s'opposant à une transcendance de transcendance (incidence externe de second degré):

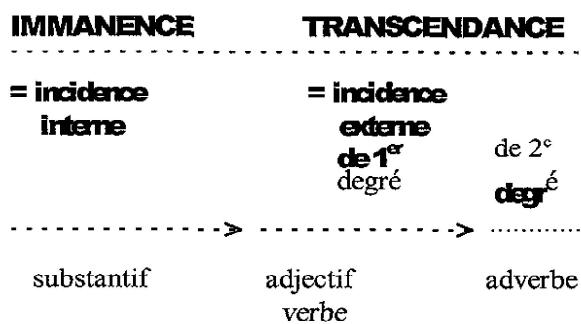


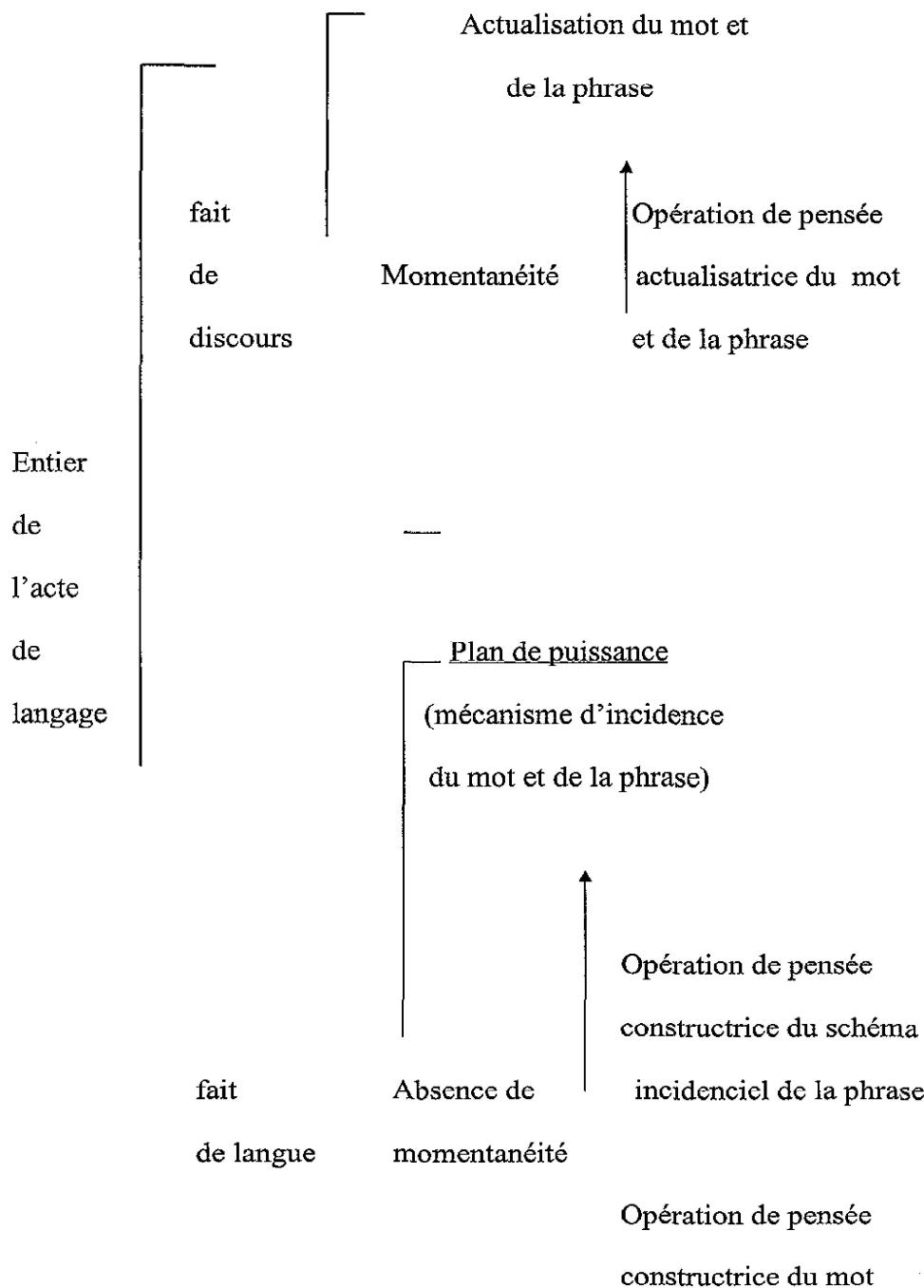
Fig.3

Au niveau **du syntagme et de la phrase** le régime de l'incidence est le même. Il y a toujours deux constantes: l'apport de signification et le support. Le schéma incidenciel, ou conceptuel de la phrase est toujours binaire. Il se réalise la corrélation de deux parties: l'objet du discours (support) et ce que l'on dit à propos de celui-ci (apport).

Ainsi, il faut reconnaître la binarité de la formation de phrase au procès de son incidence, qui appartient à la langue. Le mécanisme incidenciel n'est pas momentané, il est permanent, même au niveau de la phrase et par cela fait partie de la langue. Pourtant, dans le discours l'incidence peut avoir ses réalisations, ci qui donne les variantes de phrase, ses types, ses modèles.

De plus, l'appartenance du mot en tant qu'unité de langue au plan de puissance d'après Guillaume nous paraît discutable. Cela n'est vrai que pour son mécanisme de formation (mécanisme d'incidence). Quand à l'actualisation complète, elle ne finit que dans la phrase, dans le plan d'effet.

Alors, la figure 2 de G.Guillaume peut être précisée de la façon suivante:

Plan d'effet**Fig.4**

D'après le type d'incidence nous distinguons 3 modèles de phrase.

L'incidence interne peut donner la phrase à 2 termes ou à 3 termes.

Si l'incidence s'effectue à l'intérieur de la phrase, il se forme le type verbal de phrase. L'action elle-même exprimée par le verbe a son commencement et sa fin, ainsi elle prévoit deux supports-limites. Si l'action s'achève sur le premier support (le sujet), il se forme la phrase à deux termes:

S <----- V (*Mon père travaille*).

Dans la plupart des cas il arrive qu'un support est insuffisant pour l'achèvement sémantique de la phrase. Le verbe - opérateur du mouvement représentant l'apport a besoin d'un support supplémentaire (d'ici vient le terme 'complément'). Dans les conditions pareilles il se forme la phrase verbale à trois termes (sujet - verbe - complément):

S<sup>1</sup> <----- V -----> S<sup>2</sup> (*La soeur regarde le tableau*).

Ce modèle est le plus fréquent dans plusieurs langues indoeuropéennes (français, anglais, allemand, russe e.a.).

L'incidence externe donne la phrase à un terme. Cela veut dire que l'incidence peut se dérouler et s'achever hors de la phrase, hors de ses limites. La corrélation de l'apport de signification et du support se réalise dans l'acte de communication, dans une situation du discours (*Silence!*) ou dans une situation de la réalité objective (*Hiver. Froid.*). Dans ces cas nous avons le type nominal de phrase:

S (*Silence!; Hiver. Froid.*).

**Au niveau de la phrase composée** nous sommes en présence du même mécanisme d'incidence, pourtant sa réalisation est spécifique.

Il faut d'abord mentionner que toutes les subordonnées peuvent être réparties en deux groupes:

- 1) celles qui font partie de la représentation de l'**ESPACE** et
- 2) celles qui font partie de la représentation du **TEMPS**.

Le premier groupe se subdivise de plus en subordonnées désignant des substances, leurs attributs (dans le sens de caractéristique) et des attributs des attributs. Elles correspondent fonctionnellement au substantif (subordonnées substantives), à l'adjectif (subordonnées adjectives) et à l'adverbe (subordonnées adverbiales) dans leurs fonctions primaires.

Les substantives peuvent remplir les fonctions de complément, de sujet et d'attribut; leur incidence est comparable à celle du substantif, c'est une incidence dite interne parce que la corrélation de l'apport avec le support se fait dans les limites de la subordonnée. La conjonction 'que' introduisant ces subordonnées représente une sorte d'article de discours: (1) *Je vois qu'il est là*; (2) *Qu'il soit venu m'étonne*; (3) *L'étonnant est qu'il soit venu*.

La subordonnée équivaut à l'adjectif - l'adjective - à une incidence externe. Etant un apport, elle trouve son support dans l'antécédent du pronom relatif 'qui, que, dont, lequel, où etc.': (4) *Le livre qu'il a acheté* est intéressant.

La subordonnée qui équivaut à l'adverbe (l'adverbiale) comporte aussi l'incidence externe, mais de 2-e degré. Nous n'insérons dans le groupe des adverbiales que celles qui ont la fonction primaire de l'adverbe - attribut de lieu, de temps, de manière; ce sont les adverbiales de lieu (5) *Je vais où tu veux*; de temps: (6) *Je reviens quand tu veux*; de comparaison (de manière): (7) *Tout va comme tu veux*. Au premier degré, elles sont incidentes au verbe-prédicat (*vais, reviens, va*), au deuxième degré - par l'intermédiaire de celui-ci - au sujet où elles trouvent leur support (*Je, tout*).

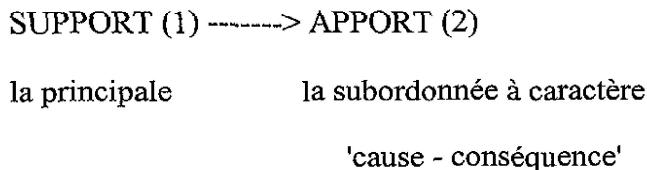
Les subordonnées envisagées jusqu'ici (substantives, adjetives, adverbiales) sont le noyau du système des subordonnées en français; elles entrent dans des relations incidentielles, donc celles de dépendance, dans la structure syntaxique de la phrase. Seule la subordonnée substantive en fonction de sujet (2) n'est pas un élément dépendant, elle subordonne elle-même les autres éléments de la phrase, bien qu'elle soit subordonnée d'après sa forme. C'est un des cas frappants de l'assymétrie entre la forme et le contenu. L'emploi de telles subordonnées est rare en français, qui préfère les constructions avec l'antécédent *ce* ou *le fait*: (2a) *Le fait qu'il soit venu m'étonne*

Les subordonnées équivalent aux parties correspondantes occupent une des positions dans le modèle de base du français "sujet - verbe - complément". Cela veut dire qu'une phrase comportant de telles subordonnées dans son organisation syntaxique est égale à une proposition simple, les subordonnées n'y sont que des syntagmes nominaux, adjectivaux, adverbiaux.

Le deuxième groupe (celui du Temps) comprend les subordonnées à caractère 'cause - conséquence'. Celles de cause - (8) *La réunion commence parce que tout le monde est là*; de but - (9) *La mère prépare le dîner afin qu'il soit prêt avant la rentrée des enfants*; de condition (concession) - (10) *S'il vient je partirai*; de conséquence - (11) *Il faisait des plaisanteries, si bien qu'elle est devenue gaie*. Dans ces phrases on observe l'antériorité, dans le plan de la chronologie logique, de la cause par rapport à la conséquence. Dans le plan sémantique, la principale et la subordonnée sont mutuellement conditionnées, dans le paradigme syntaxique des propositions, leur place est plus proche de la coordination. Les subordonnées formelles, elles ne sont pas équivalentes aux parties du discours dans le plan de leur fonction et de leur incidence. Fonctionnellement, elles sont plus proches au verbe-prédicat que de l'adverbe.

Dans plusieurs grammaires du français les subordonnées à caractère 'cause - conséquence' sont étudiées dans la classe des subordonnées adverbiales ou circonstancielles (Tesnière, 1959; Wagner, Pinchon, 1962; Grévisse, 1980 e.a.). La non-distinction des subordonnées équivalent à l'adverbe et des subordonnées à caractère 'cause - conséquence', non-équivalent à l'adverbe, n'est pas justifiée, cela est en contradiction avec leur organisation sémantico-syntaxique et psychosystématique. Dans le plan sémantico-syntaxique, l'adverbe est un attribut d'un autre attribut dans sa fonction primaire (au sens d'une caractéristique). Ce ne sont que les adverbiales de temps, de lieu, de comparaison (manière) qui correspondent à cette fonction. Les subordonnées 'cause -conséquence', au contraire, ne sont pas des attributs. Elles représentent une cause dans le sens large, y compris la condition, la concession, le but, ou une conséquence. Par conséquent, dans le plan fonctionnel, il est impossible de les considérer comme des adverbes.

Dans le plan psychosystématique, ces subordonnées ne possèdent pas l'incidence d'une partie du discours, interne ou externe. Elles sont incluses dans le mécanisme incidentiel de la phrase en qualité d'apport. Cet apport trouve son support dans la principale. Ainsi, si les subordonnées équivalent aux parties du discours gardent l'incidence de la partie du discours à laquelle elles équivalent (substantif, adjetif, adverbe), les subordonnées à caractère 'cause-conséquence' ont un autre mécanisme d'incidence, celui d'une partie du schéma binaire de la phrase et non pas d'une partie du discours; elles entrent dans les relations incidentielles binaires au niveau de la phrase en tant qu'apport:



Il existe une série de subordonnées à sémantique mixte, une sorte de subordonnées intermédiaires. Par exemple, dans la phrase (12) *L'été fuyait si pur, si lisse que, de ses glissantes journées, ma mémoire aujourd'hui ne peut presque rien retenir* (A.Gide) la subordonnée a, outre la sémantique d'explication qui est propre aux substantives, une nuance de conséquence. Les subordonnées dans les phrases (13) *Jacqueline se pencha pour tisonner le feu, découvrant par-dessus le col et la cravate blanche ce nuque frèle et lisse, où naissaient de légers cheveux* (M.Druon); (14) *Pourtant, comme tu devins pâle cette nuit où je m'aperçus que mes jambes étaient inertes, insensibles* (F.Mauriac), (15) *Les Larroque et les Desqueyroux ont laissé leurs logis d'Argelouse tels qu'ils les reçurent des ascendants* (F.Mauriac) étant caractéristiques ou attributs des substances (*nuque, nuit, logis*), ce qui est propre aux subordonnées adjectives, possèdent certaines des nuances sémantiques des subordonnées adverbiales: celle de temps (14), de lieu (13), de comparaison (15). Ce ne sont que des exemples peu nombreux des subordonnées intermédiaires. Il y en a assez entre tous les types essentiels des subordonnées.

La systématique des subordonnées peut être représentée par un schéma, au moyen du vecteur  $U_1 \longrightarrow S \longrightarrow U_2$ , qui divise d'une manière conventionnelle les domaines de représentation de l'Espace et du Temps. Dans la direction de l'Universel (U) au Singulier (S), on voit la substance et la forme grammaticale diminuer, de même que l'incidence s'affaiblit. Dans la direction inverse, l'incidence augmente (fig.5).

Les parties de la langue sont situées sur l'axe du tenseur I et sont réparties dans les domaines de représentation de l'Espace (substantif, adjetif, adverbe) et du Temps (verbe). Entre eux nous plaçons les formes non-personnelles du verbe - infinitif entre le substantif et le verbe, participe - entre l'adjectif et le verbe, gérondif - entre l'adverbe et le verbe. Ces formes ont les caractéristiques sémantico-fonctionnelles de deux parties du discours à la fois: infinitif - celles du substantif et du verbe, participe - celles de l'adjectif et du verbe, gérondif - celles de l'adverbe et du verbe. Dans la phrase, elles remplissent des fonctions identiques aux parties du discours équivalentes.

Sur l'axe du tenseur II, on voit les reflets des parties de la langue dans les parties de la parole que sont les subordonnées. On trouve un parallélisme relatif dans les deux systèmes. Les hachures marquent les types des éléments intermédiaires ayant des caractéristiques de deux types à la fois.

La synonymie des formes non-personnelles du verbe (infinitif, participe, gérondif) et des subordonnées est déterminée par la coïncidence ou la similitude des volumes sémantiques des formes verbales des constructions synonymiques.

#### REPRESENTATION SPATIO-TEMPORELLE DES SUBORDONNEES

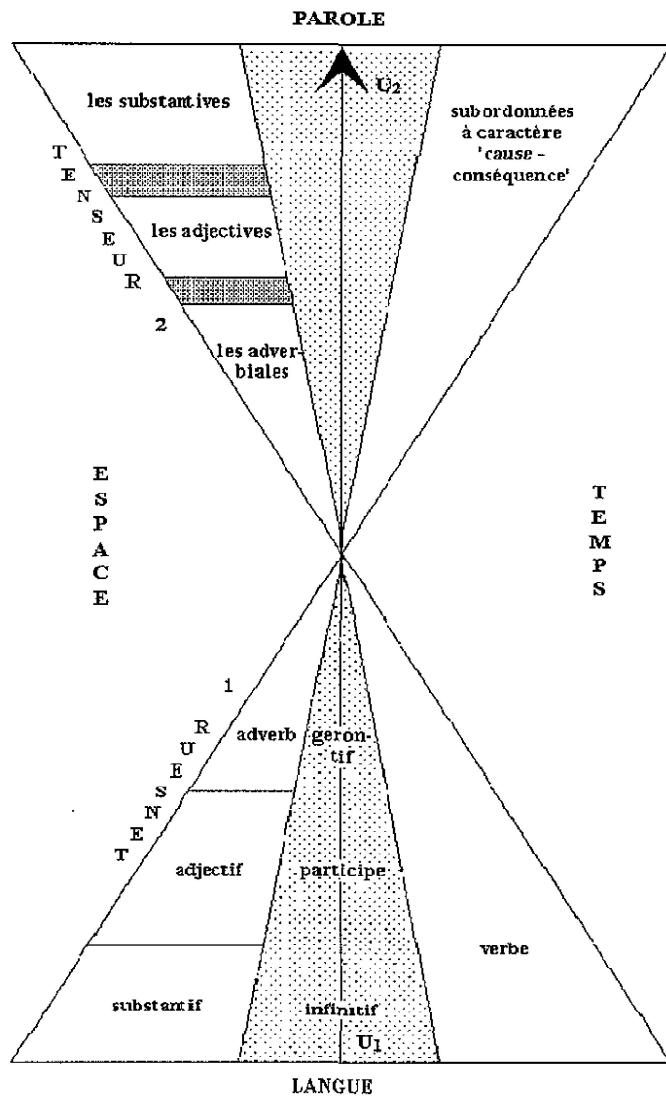


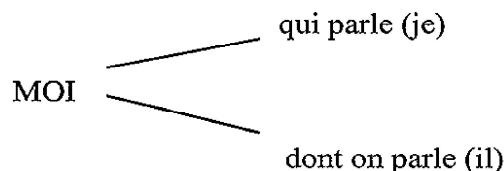
Fig.5

Les parcelles de tension et de détension des formes non-personnelles ont un parallélisme entre l'incidence et la décadence des formes personnelles:

détension in posse = décadence in esse,  
tension in posse = incidence in esse (Guillaume, 1970).

Ainsi, en corrélation sont les phrases: (16) *Encore un visage qui dort*; (16a) *Encore un visage dormant*. Dans la sémantique profonde du présent il y a deux parcelles: celle du temps incident et celle du temps décadent, le volume sémantique du participe présent est aussi binaire, il comprend la tension et la détension à la fois, qui sont parallèles à l'incidence et à la décadence. Dans certains cas ce parallélisme se trouve ébranlé, alors la compensation arrive de la sémantique lexicale du verbe ou du contexte. Par exemple, les phrases (17) *Il sourit à une jeune promeneuse qu'accompagne un vieux beau décoré* (Borniche) et (17a) *Il sourit à une jeune promeneuse accompagnée par un vieux beau décoré* sont synonymes bien que les volumes sémantiques du présent (*accompagne*) et du participe passé (*accompagnée*) ne coïncident pas. Le participe passé ne comprend dans son volume sémantique qu'une parcelle de détension, mais le verbe non terminatif '*accompagner*' lui donne une nuance tensive, ce qui lui permet d'être en corrélation synonymique avec le présent de la subordonnée.

Les systèmes des parties de la langue et de la parole ont un point commun - le seuil S. Ce point désigne la Personne - MOI PENSANT, MOI PARLANT. D'un côté, il appartient au système de la parole comme personne qui parle - sujet parlant. De l'autre, il appartient au système de la langue comme personne dont on parle - personne objective logique. Ainsi cette personne se divise en deux:



La personne qui parle intègre aussi la personne logique qui peut parler d'elle-même. La visée linguistique unit ainsi et désunit à la fois par cette personne les systèmes de la langue et de la parole. Le mécanisme qui les unit et qui permet de les comparer, c'est le mécanisme incidentiel. Il est binaire, identique pour toutes les parties, celles de la langue et de la parole, car, dans les deux systèmes, il y a une corrélation du support (personne logique) et de l'apport. Cependant, la forme linguistique est différente dans ces systèmes, ce qui les désunit.

Dans la phrase à coordination on observe aussi le mécanisme binaire d'incidence, mais il est différent et dépend de la quantité des propositions élémentaires composant tout le complexe syntaxique. Par exemple, dans la phrase à coordination avec trois propositions simples (*Pierre dessine, Marie lit et Paul fait la chambre*) il y a trois apports (*dessine, lit, fait la chambre*) et trois supports (*Pierre, Marie, Paul*), c'est-à-dire chaque partie a son support et son apport. À notre avis, c'est la phrase à coordination seule qui peut être envisagée comme une phrase vraiment composée (complexe). Dans l'hierarchie des unités prédictives d'une langue elles occupent le niveau supérieur selon la complexité grammaticale et sémantique:

1) phrase simple



2) phrase à subordination avec les subordonnés ayant l'incidence d'une partie du discours correspondante (substantives, adjectives, adverbiales de lieu, de temps, de manière)



3) phrase à subordination à caractère 'cause - conséquence'



4) phrase à coordination.

Cette liste ne peut pas être fermée, car il y a toutes sortes de cas intermédiaires.

En conclusion, on peut dire que la méthode vectorielle utilisée dans les travaux sur la psychomécanique de différents systèmes grammaticaux permet de relever l'isomorphisme de différents niveaux de langue, ce qui est conditionné par le mécanisme profond, conceptuel de la conscience linguistique humaine, qui se trouve universel, au moins, dans les langues indo-européennes, ce qui détermine notre compréhension.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Grévisse M. *Le bon usage*. - P., 1980 e.a.

Guillaume G. *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. - P., 1919.

Guillaume G. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. - P., 1929.

Guillaume G. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*. Vol.1-12. - Paris (Lille) - Québec, 1971-1996).

Guillaume, Op.cit. Vol.11, p.144.

Guillaume G. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. - P., 1970, p.63.

Tesnière L. *Eléments de syntaxe structurale*. - P., 1959.

Valin R. *Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe*. - Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1981.

Wagner R.-L., Pinchon J. *Grammaire du français classique et moderne*. - P., 1962.